Document généré le 11 oct. 2024 23:57

XYZ. La revue de la nouvelle

L'appartement

Jean-Sébastien Lemieux

Numéro 105, printemps 2011

Fenêtres : ouvertes ou fermées sur le mystère

URI : https://id.erudit.org/iderudit/61341ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)
1923-0907 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Lemieux, J.-S. (2011). L'appartement. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (105), 52–55.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2011

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

L'appartement

Jean-Sébastien Lemieux

Je m'écarte. Nadia n'a rien voulu me faire comprendre en restant de l'autre côté avec l'agente immobilière. La porte s'est refermée toute seule derrière moi. Une porte épaisse comme un mur, ça coupe les voix. Des intentions cachées, Nadia ? Jamais. Elle me le dirait si elle avait des hésitations. Après tout, pour vouloir acheter un chez-soi avec un type comme moi, il faut savoir ce qu'on veut. Si elles n'entrent pas, c'est qu'elles ont mieux à faire, après tant d'années.

Dire qu'on ne savait même pas que ce serait Mylène. Au téléphone, on ne s'est douté de rien. Cette rencontre improbable a de quoi étonner. Au secondaire, elles s'étaient toujours détestées à distance. Moi aussi, je la détestais, Mylène. Sans me demander pourquoi. Parce qu'elle semblait — et semble toujours — le parfait contraire de ce que je suis, sans doute. Une fille sûre d'elle, capable de se mettre de l'avant, qui ne regrette rien, qui vend maintenant des maisons, des condos, alors que moi, j'ai de la difficulté à me décider à en acheter un, avec Nadia.

Ce n'est pas Nadia le problème, ni même le fait d'acheter avec elle. Nous sommes ensemble depuis nos seize ans, ce serait dommage que ce soit sans raison. C'est juste acheter. Je doute trop. Quand j'entre quelque part, je n'arrive pas à me dire *c'est chez moi, je suis ici pour rester*. Est-ce que je demande l'impossible : pouvoir m'imaginer pour toujours quelque part ? Non. Seulement être à l'aise avec le fait de ne pas savoir quand je vais repartir.

Lors des visites, l'enthousiasme me manque. Je dis *oui, non*. Nadia me regarde à la dérobée et soupire. Je ne décide rien. Elle non plus. Sans doute parce que nous n'avons pas encore trouvé. J'ai quand même l'impression que c'est parce que je devrais décider, moi. Quand elle me regarde, je sens que c'est à moi de savoir.

Bientôt elle entrera, verra les planchers, la lumière, et ses yeux levés vers moi, un moment, me diront quelque chose de ses impressions, que je ne saurai pas décoder complètement. Mieux vaut me faire une idée par moi-même. Quartier central, troisième étage, vieux bâtiment complètement rénové. Un curieux mélange. Du cachet à l'extérieur, une parfaite uniformité à l'intérieur. À première vue du moins. Planchers de bois lustrés, presque artificiels, murs immaculés, d'un blanc soutenu, mais qui tire sur une autre couleur, sans que je sache laquelle. De la lumière, surtout. Beaucoup de lumière. Dans cette première pièce, une immense fenêtre. Rien d'autre.

Nadia et Mylène n'entrent pas. Le temps leur a fait oublier qu'elles ne se parlaient jamais. Ou peut-être se sont-elles subitement découvert des affinités cachées. Ou bien c'est la peur de vieillir qui les fait parler. Comme si parler de sa jeunesse pouvait prévenir la mort. Quand même, entre une actrice et une agente immobilière, qu'est-ce qui peut bien surgir comme conversation ? Nadia s'est peut-être inventé un personnage, pour s'amuser. Si c'est le cas, je vais devoir entrer dans le jeu quand elles seront là.

En attendant, je suis ici pour visiter, alors j'avance dans la pièce, vers la fenêtre, l'immense fenêtre qui prend tout un mur. J'appuie des deux mains et du front sur la vitre. Dehors est là. Un parc, la rue, le soleil aussi, presque accessible. Je le cache avec ma main. Il ne peut rien contre moi. Je cache le parc aussi. Avec l'autre main. Puis il y a ce passant. Un homme chauve, pressé. Je l'écrase avec mon pouce. Il ressort de sous mon doigt. Je l'écrase de nouveau. Ma main laisse des traces sur la vitre.

La pièce est vide. Rien n'y bouge, rien n'y respire. Sauf moi, mais ça ne compte pas. Je reste dans mon silence. Du côté opposé à la fenêtre, la porte par laquelle je suis entré. Dans les deux autres murs, pas exactement vis-à-vis, des ouvertures vers deux pièces qui semblent aussi lumineuses, aussi immaculées que celle où je suis, où j'hésite, où j'attends Nadia et l'autre qui ne viennent pas. Elles me trouveront dans ce décor vide, je ne peux pas me perdre, alors je passe à l'autre pièce.

J'oublie parfois certains détails pratiques. Je ne sais plus combien de pièces il devrait y avoir. Celle-ci est en tout point semblable à la première. Une porte fermée, sans doute un espace de rangement, une grande fenêtre. Le même soleil, le même parc et, tiens, le même passant chauve, qui marche dans l'autre sens. Je suis presque surpris de ne pas voir mes traces de doigts sur la vitre. Quand je frappe légèrement sur la fenêtre, elle donne un petit son sourd. Une note précise, quand même. Je ne sais pas laquelle. Ça ne change rien au paysage urbain qui s'étale devant moi.

Il y a une autre ouverture, une autre pièce. Je continue ma visite. Le silence me plaît. Je pourrais habiter ici. Ne pas repartir. Comme si cet appartement me tenait à l'écart du monde. Un lieu qui fait taire des gens comme Mylène, c'est précieux. Il manque seulement Nadia. Avec la lumière, une troisième pièce exactement comme les deux premières. Il doit bien y avoir une cuisine, une salle de bains, un angle, quelque part, une fin à cette enfilade de pièces. Je ne regarde pas par la fenêtre, je continue mon chemin.

Quatrième et cinquième, pièces semblables. Une fenêtre d'un côté, une porte fermée de l'autre, deux ouvertures. Aucune nouvelle de Nadia ni de Mylène. J'essaie d'ouvrir la porte, c'est verrouillé. Je reviens sur mes pas, toutes les portes restent bloquées. Je ne sais même plus si je suis dans la première pièce ni combien de pièces j'ai traversées. Je suis perdu, c'est bizarre.

Je frappe à toutes les portes. Nadia et Mylène finiront bien par m'entendre. Même si je ne trouve plus la bonne, de toute évidence, puisque rien ne se passe. J'ai mal aux poings. Les portes rendent la même note que les fenêtres, exactement, en plus sourd malgré mon insistance, ou peut-être une octave plus grave. Je n'en reviens pas de remarquer une futilité pareille.

Je me mets à courir, à crier, à chercher d'une pièce à l'autre, de fenêtre en fenêtre, les traces de mes doigts, celles que j'ai laissées dans la première pièce. Sauf que tout s'imprécise et se dissout pour se confondre. Comme si le soleil

avait effacé mes traces. Il reste seulement l'homme chauve, dehors, arrêté au pas d'une porte, de l'autre côté de la rue. J'ai beau changer de pièce, prendre l'enfilade à droite ou à gauche, ça revient au même. Il demeure au même point par rapport à moi. Je frappe sur la vitre. Je gesticule. Je suis pris d'une sorte de spasme. Il ne me voit pas. Trop de reflets, sans doute.

[On aura reconnu dans cette nouvelle quelques vers tirés de poèmes de Jean-Aubert Loranger, René Chopin et Albert Lozeau.]